

JOURNAL DE LA HAYE.

TABLE DE L'ABONNEMENT.
La Haye. Provinces.
Par an... 26 fl. 30 fl.
Trois mois... 14 » 16 »
Six mois... 7 » 8 »

BUREAU DE LA REDACTION,
à La Haye, Loge N° 120, derrière le Prinsgracht (N° 120).
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES:
Chez M. Van Wierden, Libraire, N° 120.

LA HAYE 3 Juin.

Voyage de S. M. l'empereur de Russie.

Hier matin, de très-bonne heure, favorisés par un vent d'est, les trois pyrscaphes le Cycloop, le Mérapé et le... ont pris la mer, en sorte que l'empereur sera probablement arrivé à Londres dans la journée d'hier.
Les journaux de Berlin disent que l'empereur de Russie a fait... de St.-Petersbourg à Berlin en 4 jours 7 heures. La... du monarque était ignorée par tout le monde, car... l'ordre du départ sont arrivés à la... et le comte Orloff, aide-de-camp général n'a pas même... de se munir de tous les objets de toilette, nécessaires... un si long voyage.
Le Morning Post avait, de son côté, annoncé, en... le tenant d'une source officielle, que l'empereur ne viendrait pas l'Angleterre cette année-ci.
En parlant de la prochaine arrivée de l'empereur à Londres, le Times remarque que le voyage de S. M. s'est effectué avec... plus de mystère et de promptitude. L'empereur débarquera à Londres, presque aussitôt que la nouvelle de son départ... sera parvenue de St.-Petersbourg. L'article du Times se... par l'observation, que l'arrivée de l'empereur est un... formel à l'assertion qui, en France, était passée à l'état... et semblait prendre racine aussi en Angleterre, d'une... mortelle entre Londres et St.-Petersbourg. Et cet... dit-il, fera faire l'opposition chez nous, qui s'obstine à représenter chaque preuve de bonne amitié donnée, en... par l'Angleterre à la France, comme une marque... dirigée contre la Russie. « Le monde apprendra que... Victoria peut recevoir l'empereur Nicolas au printemps, mais renoncera pour cela à l'espoir de voir le roi Louis-Philippe... elle en automne. »

Nous publions plus loin in extenso, à titre de document historique, la lettre encyclique du pape Grégoire XVI contre les sociétés bibliques.

Coup d'œil sur la situation de l'Espagne.

On ne pourrait se tromper disoit dernièrement le Times, en supposant que le ministère de Narvaez est plus que ses prédécesseurs à l'abri d'un renversement, occurrence qui d'ailleurs paraît... comme en Espagne qu'un changement de temps, une variation de la mode, ou une fantaisie de la camarilla royale.
Le principal soutien de Narvaez c'est l'armée; malheureusement pour lui on a lieu de croire que l'enthousiasme militaire qu'il était parvenu à exciter pour sa personne, se refroidit de jour en jour. Cette circonstance est d'autant plus affligeante que Narvaez ne doit en vouloir qu'à lui-même si tôt ou tard l'armée déserte sa bannière. En effet nous voyons que le nouveau chef du cabinet espagnol a de la peine à éviter l'écueil contre lequel s'est brisé l'esquif politique d'Espartero, de Gonzalez Bravo et de... d'autres que les évènements portent au faite du pouvoir. Le vertige des grands rôles paraît le gagner. Déjà il s'est aliéné ses plus fidèles partisans, son régiment favori des sapeurs et mineurs (los Yugenieros) et la cause de cette brouillerie, momentanée nous nous plaisons à le croire, est de nature à confirmer les observations que nous venons d'avancer. Narvaez exige qu'on lui rende les honneurs militaires qui, d'après les réglemens de discipline en Espagne, ne sont dus qu'à la royauté. Le régiment des Yugenieros qui déjà auparavant avait protesté par écrit contre l'interprétation que son général juge à propos de donner à ces réglemens, a bravé son courroux dernièrement, en descendant aux tambours de battre aux champs et aux soldats de sortir du poste à son passage. Puis en réponse aux...

explications que Narvaez lui fit demander sur cette omission flagrante d'honneurs militaires, le capitaine d'un des postes réfractaires, a fait dire au général que l'ordenanza défend positivement que le salut royal soit rendu à un officier général lorsque le souverain se trouve dans la capitale.
Mais la vacillation de l'ascendant militaire de Narvaez n'est pas la seule considération qui fait douter de la stabilité de son cabinet. La tranquillité apparente qui règne en ce moment dans la Péninsule ne doit pas en imposer à l'observateur réfléchi, à l'égard de l'incertitude dont les destinées futures de ce pays paraissent encore être entourées.
Un des bons auteurs espagnols a dit avec raison: « Les peuples de même que les familles, ne peuvent se contenter d'une position; il leur faut encore un état normal; il ne leur suffit pas de s'être placés; il faut qu'ils s'établissent. »
Eh bien, il est naturel qu'après les troubles par lesquels elle vient de passer, l'Espagne cherche à se créer un état normal, une position fixe; c'est là pour elle une question vitale; c'est là le problème que ses gouvernans sont appelés à résoudre; c'est là enfin ce qui constitue la plus grande difficulté pour le pouvoir en Espagne.

Si maintenant nous jetons un coup-d'œil sur la situation des esprits au-delà des Pyrénées, nous y remarquons toujours trois partis saillans: les ultra-monarchistes, les modérés et les ultra-libéraux. Actuellement ce sont les modérés qui dominent, si toutefois c'est dominer que d'avoir momentanément le dessus dans une lutte effrénée de passions et d'intérêts opposés. L'histoire est là qui nous l'enseigne, dans toute guerre de parti, le triomphe de l'un est pour l'autre une occasion de répit; et quand les vainqueurs ne peuvent songer qu'à s'installer, les vaincus ont le temps de se recueillir et de se rallier. Un régime basé uniquement sur la défaite d'un principe hostile ne saurait donc être bien solidement assis, puisqu'il est un motif de destruction ou de transformation pour ceux sur lesquels il a passagèrement l'avantage — et tôt ou tard il en advient une nouvelle collision.

Pour qu'une nation soit heureuse, il faut que son gouvernement soit stable; pour qu'un pouvoir soit stable, et puisse résister à la longue aux attaques, aux menées et aux calculs de ses ennemis, il faut qu'il réponde à tous les besoins du pays, qu'il promette satisfaction à ses intérêts légitimes et qu'il impose autant et plus par sa force morale que par la force de ses ressources.
L'Espagne sent évidemment le besoin de rentrer dans le calme qui lui est si nécessaire; elle sent que pour obtenir ce repos il lui faut un pouvoir qui ait la plus essentielle des conditions, la stabilité. Elle tâtonne, elle s'agite, elle lutte avec elle-même pour trouver le régime qui lui convient le mieux.
Or, cet état de choses ne peut durer; il mène nécessairement à la dissolution ou à la réaction. La dissolution pour l'Espagne c'est la démocratie, — si elle s'y lance elle est perdue sans retour. La réaction c'est le raffermissement complet de la monarchie. Oui, quoiqu'on dise, l'état monarchique est le seul gouvernement qui convienne aux Espagnols, le seul qu'ils comprennent, le seul qu'ils veulent, et cela est si vrai, que si jamais le parti soi-disant républicain prend le dessus, le peu de temps qu'il sera appelé à rester debout, il ne se maintiendra qu'au moyen de la dictature. Mais nous le répétons, la république est impossible en Espagne et mènerait droit à la dissolution de ce corps déjà si énérvé, si démembré.

Le Times et le Journal des Débats au sujet de l'Indostan.

Nous avons reproduit dans notre numéro du 30 mai, un article du Journal des Débats sur la tournure que prennent les af-

aires dans l'Indostan. On se rappelle que la feuille française avance, que l'influence russe accroît dans les Indes; à mesure que la prépondérance des Anglais y décline; que la Russie est enfin saisie des clefs de l'Industan; et que dans les derniers temps, elle est parvenue à organiser par les princes indigènes, une ligue formidable contre l'Angleterre.

Dans un de ses derniers numéros, le Times fait une vigoureuse sortie contre la feuille parisienne. L'article en question, dit-il, n'a pas du tout l'air d'avoir été écrit à la hâte et pour le remplissage quotidien. Cependant, il est pour nous d'une obscurité désolante, d'autant plus qu'il nous vient d'un journal qui ne s'écarte presque jamais du bon sens et des bons principes, et que tout le monde sait être l'organe avéré du gouvernement français.
Le Times dit ensuite, que l'article des Débats est écrit par un visionnaire, lequel, dit-il, ne connaît l'Orient et la politique nationale par trop extravagante, rêve une vaste confédération hostile à l'Angleterre, confédération aussi belle que le beau palais d'Aladin, et par conséquent également facile à créer.

Puis reprenant le ton sérieux, le journal anglais regrette que son confrère de France, se soit laissé égarer par de semblables élucubrations, dont la publication est, à ses yeux, une marque d'ignorance absurde au dernier point, et d'une présomption extrême.

Le Times termine son article par ces mots. Ni dans les Indes, ni en Europe il n'y a rien qui autorise ces folles assertions. Si elles sont publiées afin de jeter la discorde entre l'Angleterre et la Russie, il est évident qu'elles ne peuvent produire que l'effet opposé.

C'est sur les actes et les assurances même de la Russie que nous devons régler notre conduite envers elle, et non sur la prétendue existence des déclarations faibles et monstrueuses qu'on lui attribue chimériquement, et qui, si elles étaient vraies, n'aboutiraient qu'à sa propre ruine.

Actualités des Etats-Unis.

Il y a deux jours, dans notre journal d'aujourd'hui, nous avons publié des détails que le steamer Libanus nous apporte de nouvelles affligeantes des Etats-Unis. Dans les journées des 6, 7 et 8 mai, des troubles d'une nature fort grave ont éclaté à la ville de Philadelphie. Le sang a coulé et l'incendie a promené ses ravages dans une partie de cette vaste et populeuse cité.

Depuis plusieurs années, le nombre des catholiques irlandais qui sont venus s'établir aux Etats-Unis est tellement grand qu'ils ont acquis une sorte de prépondérance politique, au point de réveiller la jalousie des aborigènes eux-mêmes. C'est surtout à New-York et à Philadelphie qu'ils forment des corporations puissantes réunies entr'elles par un lien commun, le souvenir de la patrie. En se portant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, elles tiennent toujours la balance en suspens entre les partis américains et la font pencher dans les élections, par exemple, pour celui qui leur offre le plus de garanties ou d'avantages.

Pour neutraliser cette puissante influence, un parti nombreux s'est formé; il a pris le titre de Native Americans (les Américains natifs); il est composé indistinctement de whigs et de démocrates, et tous ses efforts tendent à combattre l'influence étrangère et en particulier celle des catholiques irlandais. Ainsi ils demandent que la durée du séjour nécessaire pour la naturalisation soit portée à une période plus longue que celle qui est exigée aujourd'hui (5 ans), et que les places de l'état ne soient accordées qu'avec une extrême réserve aux étrangers naturalisés. La presse et les orateurs de la nouvelle association élèvent à haute voix et répètent sur tous les tons que la suprématie

feuilleton du Journal de La Haye. — 3-4 juin 1844.

UN HOMME SÉRIEUX. (1)

XXVI.
En sortant de chez son beau-frère, M. de Pontailly se fit conduire, au meilleur trot de ses chevaux, à l'hôtel de Castille, où il trouva son protégé.
— Faites votre barbe, lui dit-il pour première parole.
— Ma barbe! fit Moréal.
— Votre barbe. Il me semble que je parle français.
— Mais, reprit le vicomte en riant, permettez-moi de vous faire observer que je porte toute ma barbe, et que par conséquent je ne la fais jamais.
— Avez-vous envie d'épouser Henriette?
— Pouvez-vous m'adresser une telle question?
— En ce cas, faites votre barbe, et tôt; moustaches, royale, favoris, rasés tout.
— Parlez-vous sérieusement? demanda Moréal, qui, quoique habitué aux paroles singulières du marquis, trouvait l'originalité un peu forte.
— C'est un engagement, le sacrifice de votre barbe est une des clauses de votre mariage, et vous n'êtes engagé en votre nom.
— Avant tout, veuillez dire ce que je vous demande.
— Mais au moins, dit le vicomte, si je vous obéis, daignerez-vous me tirer de l'ingénuité où vous me plongez depuis dix jours? Me direz-vous où est Mlle Henriette?
— Si, au lieu de discuter, vous étiez à l'ouvrage, dans une demi-heure vous seriez près d'elle.
— Moréal se dirigea vers son cabinet de toilette avec un empressement qui fit sourire le vieillard.
— A la bonne heure! dit-il en prenant un livre sur une table, voici un volume de Chateaubriand qui me fera prendre patience, tandis que vous purgerez votre visage de cette superfluité qui choque si fort mon beau-frère.
Cinq minutes après, le vicomte se tenait dans la chambre, la figure rasée des tempes au nond de la gorge.
— A merveille, dit le marquis avec un sourire de bonne humeur, la métamorphose est complète, mais vous n'y avez rien; barbu ou rasé, vous êtes toujours un joli garçon.
— Pourquoi Mlle Henriette ne me trouve pas trop laid, accommodé de la sorte: répondit Moréal avec un accent d'inquiétude qui augmenta la gaieté du vieillard.
— Dans ma jeunesse, portions-nous la barbe? répondit-il en riant, nous n'en étions pas pour cela plus mal accueillis des femmes. A présent, au lieu de mettre cette redingote un peu trop cavalière, choisissez dans votre garde-robe le vêtement le plus sérieux, et dans votre tête, si vous m'en croyez, le vicomte exécuta ce qu'il avait dit, et se fit rasé, et un instant après il reparut dans une tenue que son valet d'audience rendant visite à son premier président eût trouvée suffisamment digne et sévère.
— De mieux en mieux, dit M. de Pontailly après avoir fait subir au costume de son protégé un examen scrupuleux; maintenant votre chapeau, et par tons. Que faites-vous, malheureux? ajoutez-lui en voyant le vicomte ouvrir un petit coffret de paillarderie, des gants jaunés! Vous voulez donc tout gâter. Apprenez qu'à dater d'aujourd'hui, vous êtes ce qu'on appelle, en langage parlementaire, un homme sérieux. Ceci veut dire: plus de cravache, plus d'éperons, plus de cigares, plus de redingote courte, plus de cravate de couleur, plus de pantalon, à la matelotte; plus de musique, plus de danse, plus de poésie; plus de joyeux rire, plus de causerie sans prétention, plus d'esprit impromptu. En revanche, le démaroche grave, le front-soucieux, le regard altier, la bouche pincée, l'air compassé; le ton péremptoire, l'accent emphatique, le geste solennel, la parole abondante, le corveau vide; beaucoup de prétentions, passablement d'ennui, un peu de ridicule: un homme sérieux enfin.
— L'emploi me paraît peu divertissant, répondit Moréal en respirant fortement, comme oppressé par la longue tirade du marquis.
— Se marie-t-on pour s'amuser? De plus, n'oubliez pas que vous êtes l'auteur d'un ouvrage appelé aux plus illustres et aux plus graves suffrages: Essai sur la théorie du gouvernement représentatif envisagé dans ses rapports... ma foi, j'ai oublié le reste, et c'est dommage, car votre futur beau-père a trouvé le titre fort beau.
— Je suis à votre merci, dit le vicomte en souriant; puisque vous êtes en train de m'améliorer, faites de moi ce qu'il vous plaira: pour épouser ma bien-aimée Henriette, je deviendrai tout ce qu'exigera M. Chevasu: apollinaire même, si vous voulez, ainsi que dit Cléante dans le Malade imaginaire.
— Voilà parler. Bien entendu que le lendemain de la noce, musique de soupirer, poésie de renaitre, gaieté de revenir, moustaches de repousser!
Tout le bande des Amours
Revient au colombier...

(1) Voir le Journal de La Haye d'hier.

pour répondre à votre Molière par du La Fontaine.
— Vous êtes mon ange tutélaire, dit Moréal en saisissant avec une respectueuse affection la main du vieillard.
Le protecteur et le protégé montèrent en voiture et arrivèrent au bout d'une vingtaine de minutes à la rue de Grenelle.
— Attendez-moi un instant, dit le marquis lorsque le coupé se fut arrêté; je n'abuserais pas de votre patience.
Il descendit à ces mots et entra dans une vaste et belle maison, laissant son jeune ami livré aux plus agréables rêveries de l'amour heureux. Au bout de quelques minutes, la porte se rouvrit, et M. de Pontailly reparut accompagné de sa nièce. A la vue de son amant, un mélange de surprise et de bonheur se peignit sur les traits de la jeune fille, qui, au grand dépit de Moréal, finit par partir du plus fol éclat de rire.
— Mon Dieu! dit-elle, que vous êtes singulier comme cela! Mais, s'agit-il-elle d'un ton plus sérieux et avec un accent de reproche, je ne crois pas vous avoir jamais dit que votre barbe me déplaisait.
— Je suis affreux, n'est-ce pas? demanda tristement le vicomte.
— Pas trop, répondit la jeune fille d'un ton qui signifiait: pas du tout.
Le vieillard n'était pas encore monté dans la voiture,
— Monsieur le vicomte, veuillez vous mettre dans le coin, dit-il gaiement à Moréal, qui, par un sentiment ou il entrerait au moins autant d'amour que de convenance, avait pris la place du milieu; quand vous serez marié, je vous permettrai de me rendre les égards dus à mon âge.
Le vicomte obéit après avoir échangé avec Henriette un tendre sourire. Pendant le trajet de la rue de Grenelle à l'hôtel Mirabeau, la conversation fut aussi gaie qu'animée. Les deux amans escabèrent le marquis de questions, mais le malin vieillard se montra inexorable à leur curiosité, et se contenta de répondre à chaque interrogation.
— Tout à l'heure. Ne voyez-vous pas que je file mon dénouement?
En attendant d'ouvrir la porte de son appartement, M. Chevasu s'agit sur sa fauteuil dans une attitude presque aussi inajestueusement sombre que dut l'être celle du premier des Brutus lorsqu'il prit place sur sa chaise curule pour condamner ses fils à mort. A l'aspect de cette formidable physionomie, Henriette, qui allait s'élever au cou de son père, s'arrêta intimidée. M. de Pontailly sourit légèrement, en passant le vicomte par la main, il le conduisit près du député.
— Mon frère, dit-il, voici M. de Moréal, brave, digne et loyal jeune homme qui rendra votre fille aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, et dont je réponds corps pour corps.
M. Chevasu accueillit par une saine et franche main de tête le respectueux salut





